POINTS

ROMAN NOIR

Natsuo
Kirino

Intrusion



Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS

Les éditions POINTS organisent chaque année le Prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points.

Pour connaître les lauréats passés et les candidats à venir, rendez-vous sur

www.meilleurpolar.com



Natsuo Kirino, née en 1951, est l'auteur de 24 romans, 4 nouvelles et un essai. Elle a reçu 10 prix littéraires japonais pour son œuvre, dont le prix Mystery Writers du Japon pour *Out* et le prix Izumi Kyoka pour *Monstrueux*. Son œuvre a été traduite dans 28 pays et plusieurs de ses livres ont également été adaptés au cinéma. *Out*, le premier de ses romans à avoir été traduit en anglais, a été sélectionné pour le prix Edgar. Natsuo Kirino vit à présent à Tokyo.

DU MÊME AUTEUR

Disparitions
Le Rocher, 2002
et « 10/18 », nº 3661

Out
Seuil, 2006
et « Points Thriller », nº P1726

Monstrueux
Seuil, 2008
et « Points Thriller », nº P2063

Le Vrai Monde
Seuil, 2010
et « Points Roman noir », nº P2698

Natsuo Kirino

INTRUSION

ROMAN

Traduit du japonais
par Claude Martin

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
In

ÉDITEUR ORIGINAL
Shûeisha
© Natsuo Kirino, 2009
ISBN original : 978-4-08-771298-8 C0093

ISBN 978-2-0214-8274-4
(ISBN 978-2-02-103470-7, 1re édition)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Inassouvi[1]

Un samedi matin, Tamaki Suzuki fit un cauchemar qui la réveilla, épouvantée, le cœur prêt à lâcher. Malgré un temps magnifique, elle fut prise d'un pressentiment sinistre et se sentit affreusement mal. Par déformation professionnelle – elle était écrivain –, elle essaya de se remémorer son rêve avec précision, mais le souvenir se dissipa aussitôt, tel un bateau qui sombre à une vitesse terrifiante. Sa terreur perçait encore comme un mât hors de l'eau. Tamaki fit des efforts désespérés afin de se rappeler certains détails, comme on tente de récupérer des marchandises dans un naufrage.

Elle se trouvait avec Jin Saitô, son rédacteur en chef à la revue littéraire *Diablo*, et Yôichi Nakagusuku, le directeur de la rédaction. Tous les trois menaient une enquête à la campagne, au milieu des fermes et des sanctuaires *shintô*. Ils entraient dans une pièce obscure au fond d'une vieille maison où ils découvraient, alignées sur les tatamis, de vieilles caisses et des pierres creusées semblables à des cercueils. L'un était remarquable : il s'agissait d'un

1. Tous les titres de chapitre, à l'exception du troisième, se lisent en japonais « in », avec des sens différents. Les idéogrammes qui ont le son « in » sont en effet multiples dans cette langue. C'est la raison du titre japonais de ce roman, *In*, en phonétique, qui répond à *Out*, précédent roman de l'auteur. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

petit sarcophage ancien avec des charnières. Mais personne ne semblait oser jeter un coup d'œil à l'intérieur, tous se contentaient d'attendre en observant la scène. Saitô, à côté de Tamaki, lui chuchota :

– Vous êtes au courant ? Yamazaki est mort.

Et il énuméra d'autres écrivains. Tamaki fixa avec étonnement son visage mélancolique. Yamazaki était un romancier qu'elle connaissait bien. Elle se demandait dans son rêve pourquoi elle était la seule à ne pas savoir que lui et ses collègues avaient disparu.

Soudain Nakagusuku souleva brutalement le couvercle du sarcophage. Tamaki en fut choquée, mais la curiosité la poussa à regarder. Dans une eau trouble et blanchâtre elle vit flotter un corps de bébé recroquevillé sur le côté. Blanc et gonflé comme de la mozzarella. Elle était là, bouche bée, figée d'horreur, lorsque des inconnus, sans doute les propriétaires, apparurent. Une vieille dame, en tête du groupe, fit bruyamment coulisser la porte et dit :

– Qui vous a donné la permission d'entrer et d'agir ici comme chez vous ?

Le rêve se terminait là : paralysée, elle restait sans voix.

Tout en buvant son café, Tamaki se demandait pourquoi elle avait fait un tel rêve. Pendant la nuit, un vent violent avait provoqué des bruits lugubres dans la maison. Elle était instable et nerveuse depuis son nouveau travail.

Elle avait commencé un roman intitulé *Inassouvi*. Il avait pour thème la suppression de l'être aimé. La suppression, pas la mort. Supprimer, c'est-à-dire : couper tout lien avec l'autre pour des motifs personnels et, par mépris, abandon ou fuite, anéantir son cœur. L'héroïne

de son roman, O., était empruntée à un livre de Mikio Midorikawa intitulé *Innocent*. Midorikawa, dans sa vie réelle, avait une maîtresse, et sa femme, au courant de son existence, en était terriblement jalouse. *Innocent* décrivait sans ménagements leur guerre. Midorikawa faisait apparaître sa maîtresse dans son livre, sous le nom d'O., et l'avait décrite de bout en bout comme quelqu'un semant le trouble dans sa famille. Qu'en avait pensé le modèle de cette O. ? Tamaki venait de commencer son enquête pour déterminer qui elle était et quel genre de vie elle avait mené.

Tout cela pouvait-il expliquer le bébé mort apparu dans son cauchemar et sa conviction qu'il était une âme errante ? Tamaki se sentait déprimée : elle avait l'impression que l'obscurité autour d'elle était jonchée de jeunes cadavres. Ils avaient beau naître de l'amour, nombre d'enfants n'arrivaient pas à grandir. L'amour inaccompli qu'elle aurait tant voulu voir s'épanouir était sans doute à l'origine de cette troupe d'âmes errantes. Ceux qui ironisent sur l'irrationalité de l'amour ne comprennent rien. Par amour, beaucoup d'êtres souffrent au point de préférer la mort. Plongeant ainsi leur famille dans le chaos.

La date butoir de remise de son manuscrit à *Diablo* approchait. Sa tasse de café à la main, Tamaki se dirigea vers son bureau pour se mettre au travail. Elle réfléchissait à la première phrase, lorsqu'elle se souvint brusquement de Seiji et fut frappée de stupeur. C'était sans doute lié aux âmes errantes. Le moment était peut-être venu pour elle de regarder en face l'ombre de leur amour défunt. Après avoir tapé le mot *Inassouvi* sur son ordinateur, Tamaki s'abandonna à ses souvenirs.

Ils s'étaient revus le 7 juillet 2005, un an et quatre mois après leur violente séparation. Tamaki se rappelait très exactement la date : la fête de Tanabata[1]. L'ironie de cette coïncidence était marquante…

Seiji Abé était le directeur littéraire de Tamaki. Livre après livre, ils avaient fini par tomber amoureux malgré leurs foyers respectifs. Leur travail y était pour beaucoup. Tamaki écrivait, Seiji éditait. La fiction donnait corps à la réalité et, comme un ballon léger, les entraînait vers des mondes inconnus. Ils paraissaient peut-être prétentieux, mais ils étaient heureux. Ils avaient tenté de garder leur liaison secrète, mais personne n'attendit leur rupture pour être au courant. Jusqu'à leurs propres familles. Qui en avaient été stupéfaites, les avaient méprisés, puis haïs. Mais ils n'avaient pas pu arrêter de se voir. Même quand on sait tout perdu, il y a des pentes irrésistibles.

Au cours des sept années qui avaient précédé leur rupture, Tamaki et Seiji se téléphonaient tous les jours, échangeaient des mails, se retrouvaient chaque week-end ; ils étaient partis plusieurs fois en voyage ensemble, avaient beaucoup travaillé. Ils avaient sans doute conscience de se ressembler, de se sentir proches, et d'avoir confiance l'un en l'autre, plus qu'en quiconque.

Lorsque Tamaki, épuisée, parlait de séparation, Seiji se mettait en colère : « Tu es folle. Tu sais bien qu'on ne rencontre pas deux fois dans sa vie quelqu'un d'aussi semblable à soi ! » Elle lui donnait raison et ensuite se ravisait. Le scénario se répétait et Tamaki s'obstinait à ne rien comprendre. Comment faire pour arriver jusqu'à l'extrémité de leur amour ? Au fond,

1. Fête qui célèbre, avec des feux d'artifice, chaque 7 juillet, la rencontre des étoiles Véga et Altaïr dans le ciel.

elle ne savait pas en quoi consistait cette « extrémité ». Mais elle voulait absolument l'atteindre.

Seiji était perspicace. Pour lui, leur rencontre constituait déjà en soi une « extrémité ». C'est sans doute ce qui le poussait à lui déclarer que s'ils se séparaient, ce serait définitif. Mais cela, Tamaki ne le saisit qu'après leur séparation.

Ce malentendu était devenu l'objet de discussions et de disputes incessantes des années durant. Résultat : ils avaient fini par rompre. Cela leur avait demandé une énergie considérable, et Tamaki s'était dit qu'elle écrirait un jour comment ils en étaient arrivés là, si toutefois elle pouvait mettre de l'ordre en son cœur.

Après leur séparation, Seiji avait laissé ses affaires personnelles au bureau de Tamaki. Saké, brosse à dents, rasoir, médicaments pour la goutte, étui à verres de contact et produit pour les nettoyer, pyjama, tee-shirts, jogging, literie, tongs, livres, CD, photos de leurs voyages ensemble. Il les prenait avec son appareil numérique, les imprimait à son bureau où il les entreposait, y jetant un coup d'œil de temps en temps avant d'oublier jusqu'à leur existence.

Finalement, elle envisagea de lui téléphoner : ils n'étaient plus en contact, mais si elle pouvait se débarrasser de sa brosse à dents ou de ses tongs, il lui était insupportable de jeter les photos. De lui seul, il y en avait près d'une centaine. Elle pouvait facilement détruire les clichés qui la concernaient, mais ceux de Seiji, elle n'osait pas. La pile de photos lui paraissait vaguement menaçante. Ces sept années représentaient une telle durée et tant de sentiments ! Chaque instantané avait été pris dans des circonstances différentes, et le visage de Seiji n'y était jamais pareil, mais toujours plein de confiance et d'amour envers elle. Où

trouver dans ce vaste monde un homme doté d'une telle expression ? En se débarrassant des photos de Seiji, c'est lui qu'elle aurait jeté à la poubelle, et par conséquent celle qu'il avait aimée. Elle avait tourné et retourné le problème en tous sens avant d'en arriver à la conclusion que Seiji ne pouvait décemment pas lui laisser porter seule le poids de la décision.

Elle eut donc le courage de lui téléphoner en profitant du pont du mois de mai[1]. Comme elle avait effacé son numéro de son portable, elle dut consulter son vieux répertoire pour le composer, en masquant son propre numéro. Malgré l'anonymat, Seiji décrocha aussitôt pour répondre d'une voix joyeuse :

– Allô, Abé à l'appareil.

Une voix teintée de curiosité.

– C'est Tamaki. Ça fait un moment, hein ?

Quand elle prononça son nom, il poussa une exclamation comme s'il ne pouvait maîtriser son émotion.

– Oui, un long moment.

– En effet.

Tous les deux restèrent un instant silencieux. Enfin Tamaki lui demanda : « Tu vas bien ? » et Seiji répondit d'une voix vive : « Je vais bien, et toi ? » C'était une belle soirée de mai, lumineuse ; il s'était peut-être passé quelque chose d'intéressant dans sa vie. Seiji était d'excellente humeur. Après leur violente séparation, voici qu'ils pouvaient enfin échanger des propos avec naturel. Tamaki était ravie. Entendre après si longtemps la voix d'un homme qu'elle connaissait si bien, dont elle n'avait pas de nouvelles depuis plus d'un an, lui fit monter les larmes aux yeux. Leurs deux

1. Au Japon, en mai, une série de fêtes successives forme plus ou moins une semaine de vacances pour beaucoup de salariés.

familles avaient été détruites par leur histoire. Elle aurait voulu en parler avec lui, mais ils ne se comprenaient plus.

– Les photos, tout ce que tu as laissé, je suis en train de le ranger, et il y a des choses que je ne peux pas jeter : le matelas par exemple. Tu ne pourrais pas venir m'aider ? Je trouve ça bizarre d'être la seule à devoir tout débarrasser.

Tamaki regretta ces derniers mots, les jugeant superflus, mais elle n'avait pas pu les retenir. Sa révolte contre l'égoïsme de Seiji, parti en laissant toutes ses affaires en plan, se réveillait peu à peu. Elle vivait entourée des débris de leur amour, alors que lui, dès qu'il s'était éloigné physiquement, avait pu se détacher complètement d'elle. Quand on joue à qui perd gagne dans une rupture, il est normal de souhaiter se placer dans la position la plus avantageuse.

– D'accord. Je vais y réfléchir. Tu sais bien que je suis lent à me décider. Il me faut du temps. Mais ne t'inquiète pas, je te téléphone.

Elle perçut sa sincérité, mais aussi son irrésolution habituelle. Cette réponse qui l'impatientait l'exaspéra. Les photos ou les CD, elle pouvait toujours les envoyer à son bureau, mais elle avait envie à présent de le rencontrer pour constater de ses propres yeux que leur amour était bel et bien terminé. Elle voulait aussi lui poser une question en face, au sujet de ce qu'elle appelait sa « perversité ».

Ils eurent plusieurs autres échanges téléphoniques, jusqu'à ce que Tamaki finisse par lui demander s'ils pouvaient se rencontrer. Comme il hésitait, elle ajouta :

– L'un et l'autre, nous avons pris de l'âge, on ne sait pas qui vivra et qui mourra. Essayons de nous revoir avant.

Elle ravala les mots suivants : « Je voudrais te poser une question. » Si elle les avait prononcés, Seiji ne serait peut-être pas venu.

– Tu sais, cette histoire a entraîné pas mal de dégâts autour de nous. Sur le moment, je me suis fait beaucoup d'ennemis, même si j'avais quelques alliés. Et je leur ai promis quelque chose. De ne plus jamais te revoir.

Avec lui, un revirement était toujours possible, avait-elle pensé. Il ne pouvait pas résister à la curiosité. Comme prévu, exactement quinze jours après, il téléphona :

– Dis-moi, ce jeudi ça te va ? Je suis libre, on pourrait prendre le thé.

C'était inattendu. Ce « prendre le thé » prouvait qu'il se tenait sur ses gardes. Au cours d'un vrai repas, ils auraient bu. Et, en buvant, ils auraient parlé de choses futiles et auraient peut-être fini par se retrouver à leur point de départ. Ils avaient déjà essuyé pas mal d'échecs de ce genre. Pour une fois, contrairement à son habitude, il prenait ses précautions. C'est ainsi que le 7 juillet était arrivé.

La soirée était morose. Il faisait un temps lourd et nuageux, menaçant. En ce jour de fête de Tanabata, il n'y avait aucune étoile au firmament. Tamaki avait l'impression que le ciel pesait sur ses épaules et elle regrettait déjà d'avoir accepté.

Seiji lui avait donné rendez-vous au J., à l'intérieur du Keiô Plaza. Ponctuelle, elle le chercha du regard, mais il n'était pas là. Par le passé, il arrivait toujours dix minutes à l'avance et l'attendait en lisant. Elle eut le pressentiment qu'il avait changé.

Ils se retrouvaient autrefois souvent au J. pour travailler ou manger ensemble. Elle n'y était pas allée

depuis longtemps, la décoration avait changé. L'endroit était devenu un vrai restaurant familial. Elle s'installa dans le coin fumeurs au fond de la salle et alluma une cigarette. Comme elle n'avait pas vraiment soif, elle commanda le plus simple : un café.

Cinq minutes après l'heure fixée, elle vit un homme approcher en regardant autour de lui. Avec des cheveux d'une couleur incongrue. Blond rosé. C'était bien son genre ! Un léger balayage sur des cheveux blancs leur aurait donné un air filasse. Il devait préférer les reflets carrément roses ou orange. Veste de coton beige et chemise rose. Blue-jean banal. Gap, se dit-elle. Ses goûts vestimentaires devenaient puérils.

Elle l'observa avec sang-froid, en fumant. La couleur voyante des cheveux ne correspondait pas à son âge ni à sa tenue. Non, rien ne cadrait avec son âge. Il se rajeunissait avec ostentation. À la réflexion, elle en était au même point que lui, se dit-elle, et cela la fit rire. Ils étaient semblables.

Seiji continuait à la chercher. Elle faillit crier « Seichan[1] ! » mais se tut, embarrassée. Elle ne savait plus comment s'adresser à lui. Abé-san, pensa-t-elle en souriant. Il n'aimait pas qu'elle l'appelle tout simplement Seiji, il lui avait demandé d'utiliser son diminutif, Seichan. Comme on l'appelait jadis à Ôsaka. Il l'avait corrigée plusieurs fois en insistant sur la prononciation : *Sééchan*. Sa mère l'appelait ainsi autrefois. Plus tard, quand Tamaki avait parlé au téléphone avec sa femme, elle avait découvert que celle-ci disait carrément Seiji.

Le prénom véritable de Tamaki étant Yumiko, Seiji, quant à lui, l'appelait Yumichan. Comme son

1. Diminutif affectueux et enfantin de Seiji.

mari. N'y attachant pas particulièrement d'importance, elle n'avait rien dit. Au contraire, elle trouvait cela plutôt amusant. Sa propre femme l'appelait Seiji, et Tamaki Seichan, comme sa mère. Si sa femme était la seule à l'appeler d'une manière aussi abrupte, pourquoi restait-il avec elle ? Elle devait représenter pour lui une autre femme. *Another woman*, comme disent les Américains. Seiji ne lui avait même pas demandé comment l'appelait son propre mari.

Une simple appellation révélait le fossé qui séparait l'homme de la femme, se disait Tamaki. L'homme recherchait la possession et la femme le lien. Selon une psychiatre qu'elle avait interviewée, la plupart des êtres humains étaient bien l'illustration de cette théorie. À partir d'un simple détail, on pouvait en arriver à une vérité beaucoup plus vaste. Deux êtres qui se ressemblent s'entendent, s'aiment. Mais ils demeuraient séparés par la différence de sexe, qui constituait entre eux un tel obstacle ! Car il fallait tenir compte de l'emploi du temps, du confort de l'homme et de ses conquêtes, de ceux du mari et de sa femme, et de ceux de l'éditeur et de l'écrivain : tout cela les liait inextricablement jusqu'à les étouffer. Se souvenant de la complexité de leur relation, Tamaki soupira. Elle en était sûre à présent : l'énergie qu'exigeait leur amour était peu banale. Ils pouvaient très bien, comme Tarô, le jeune pêcheur d'Urashima dans le conte populaire pour enfants, être aussitôt transformés en vieillards décrépits, s'ils s'entêtaient à vouloir ouvrir, envers et contre tout, le coffre rapporté du Palais du Dragon sous la mer.

Seiji la repéra enfin et s'approcha, radieux. Tous les deux auraient presque ri de se revoir après si longtemps. Tamaki débordait d'émotion. Était-ce de l'amour, de

l'amitié ou un sentiment proche de la fraternité ? En tout cas, elle eut l'illusion de voir resurgir la confiance en elle. Après une intimité de sept ans, Tamaki connaissait les gestes et les intonations de l'homme qu'elle aimait au point de pouvoir deviner ce qu'il allait dire ou faire l'instant suivant.

– Ça fait longtemps, hein. Tu vas bien ? lui demanda-t-elle en esquissant un signe de la main.

– Et toi, tu as l'air en forme, on dirait, répondit-il en s'asseyant.

– Tu n'aurais pas un peu maigri ?

Seiji la regardait. Ses traits étaient devenus plus fins, il avait l'air plus jeune. Mais sa chemise rose et sa veste de jeune étaient un peu étriquées. Il donnait l'impression de porter des vêtements qui n'étaient pas de son âge. Elle examina son propre chemisier et son blue-jean en se disant qu'elle donnait peut-être la même impression.

– Tu sais, en venant ici, j'avais le cœur qui battait.

– Moi aussi.

Jusque-là, copies conformes. Ils pensaient et sentaient la même chose : cela lui revenait avec une certitude éprouvée à maintes reprises. N'étaient-ils pas parfaitement synchronisés ? Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti cette sensation de ne faire qu'un avec lui. Elle alluma une nouvelle cigarette.

– Je suis consciente d'avoir blessé ta femme. Je suis vraiment désolée, lui dit-elle.

Et Seiji de renchérir :

– Tu sais, moi aussi, pour ton mari, je m'en rends compte.

D'accord, mais il ne lui avait jamais présenté ses excuses. Alors que, le jour de leur rupture, il l'avait eue au téléphone chez elle.

– Tu m'excuses pour l'année dernière ? Je crois que je n'allais pas bien du tout.

Elle s'était excusée tant de fois ! pensa-t-elle. Le soir de leur rupture, elle l'avait giflé à plusieurs reprises. Elle ne savait pas pourquoi elle s'était conduite d'une manière aussi violente. Avait-elle fortement ressenti qu'il se moquait d'elle ? Non, il s'agissait sans doute d'une pulsion destructrice fondamentale, qui la poussait à répéter les tentatives de séparation sans pouvoir y parvenir, se disait-elle à présent. Seiji sourit gauchement.

– Toi, on peut dire que tu étais bien énervée l'an dernier !

Seiji ne lui reprochait jamais rien. Sa théorie personnelle, c'était qu'en amour les gens pouvaient se permettre toutes sortes de vilaines choses. Allumer un incendie parce qu'on est fou de jalousie ou mentir, c'était inévitable selon lui. C'est pourquoi il n'avait jamais voulu lui faire aucun reproche. Alors, quelle était cette chose qu'il avait peut-être faite ? Il avait dû se venger. Au lieu de faire des reproches, il se vengeait.

Soudain, elle s'aperçut qu'il avait cessé de fumer. Lui qui, aussitôt assis, prenait une cigarette sans vérifier si c'était un lieu fumeurs, sans même demander l'autorisation à ceux qui se trouvaient à sa table. Il fumait même dans les taxis, incapable de se maîtriser dix minutes ; d'ailleurs, lorsqu'il se rendait à l'étranger, ne sortait-il pas tout droit de l'aéroport chercher les cendriers ?

– Tu as cessé de fumer ?

Il buvait frileusement son café.

– L'année dernière à l'automne. C'était trop embêtant de descendre chaque fois au rez-de-chaussée. Il s'est passé pas mal de choses, j'ai arrêté du jour au

lendemain et ça ne m'a rien fait du tout. J'avais quand même fumé pendant trente ans, hein !

C'est sans doute parce qu'il ne fumait plus qu'elle avait senti qu'il n'était plus le même. Elle s'en apercevait enfin : son état naturel de « toxicité », malgré sa bonne santé apparente, avait disparu ! Lors de leur première rencontre, elle avait ressenti, chez ce garçon pourtant « sain », une sorte de veulerie nuisible. Et maintenant, il avait retrouvé un peu de son innocence !

– Pourquoi as-tu arrêté ? C'est surprenant.

– Eh bien, en février j'ai eu un ennui de santé. Mais je pense que je tiendrai bon jusqu'à la retraite, lui répondit-il comme si de rien n'était.

Tenir bon jusqu'à la retraite signifiait-il rester vivant ? Elle eut un mauvais pressentiment. Depuis quelques années, il souffrait de malaises. Une fois, il s'était évanoui au cours d'un cocktail et lui avait téléphoné aussitôt après, assez inquiet, pour lui raconter qu'il avait passé un mauvais quart d'heure. Il disait toujours craindre de mourir comme son père d'une hémorragie cérébrale. Une autre fois, alors qu'ils roulaient en taxi devant un hôpital, il lui avait montré un panneau indiquant un « service de neurochirurgie » en lui annonçant qu'on lui avait expliqué que, si le premier hôpital dans lequel l'ambulance le conduirait disposait d'un tel service, il serait sauvé. Et ces dernières années il s'était brusquement affaibli physiquement, si bien qu'elle craignait l'aggravation de son état malgré son apparente bonne santé.

Quel était l'ennui auquel il avait fait allusion ? Elle aurait voulu en savoir plus, mais Seiji se taisait. L'évolution de leurs relations ne leur permettait plus de se soucier de leur santé réciproque. Consciente de leur rupture, elle renonça à le questionner.

– Tu sais, j'ai décidé de profiter de la vie. Cela ne me fait plus rien.

Était-ce également lié à sa maladie ? Tamaki en fut angoissée.

– Tu ne t'intéresses donc plus à la littérature ?

– Plus du tout. J'ai tout perdu avec toi : mon travail et mes sentiments. À quarante ans, j'ai tout brûlé. Je suis une coquille vide.

L'image de la coquille vide lui paraissant convenir au Seiji actuel, elle garda le silence. Elle-même ne devait pas être une coquille vide. Il lui fallait écrire son roman. Il n'y avait pas si longtemps encore, ils en discutaient avec exaltation, pris tous deux par leur travail acharné. Et maintenant il se considérait comme une coquille vide consumée de l'intérieur. Son double avait disparu.

– Tu as lu mon dernier livre ?

– Non, je ne le lirai pas.

Il avait l'air désolé, mais avec une nuance qui semblait ajouter : « Pourquoi le lirais-je ? » C'était donc vrai, pensa-t-elle. Juste avant de se séparer, au Starbucks, ils avaient parlé d'une manière décousue. Tamaki avait insisté en disant qu'il n'y avait d'autre solution que la séparation, et Seiji lui avait répondu en baissant la tête :

« Si on se sépare, moi j'arrête l'édition. Je ne lirai plus jamais tes livres. »

Le tout premier à avoir souhaité lire ses romans déclarait à présent qu'il ne les lirait plus. C'était donc arrivé. Tant pis, murmura une autre Tamaki en elle-même. Oui, puisqu'ils étaient séparés, tant pis. N'était-ce pas ce qu'elle avait désiré ? Non, ce n'était pas ça. Il fallait absolument qu'ils aillent jusqu'au bout de leur amour. Tamaki leva la tête et regarda bien en face ce garçon devenu autre.

– Et maintenant, qu'est-ce que tu fais au bureau ?

– Je joue à faire bouger les choses.

Était-il sérieux ? Elle le regarda droit dans les yeux. Quand il travaillait avec elle, il répétait sans arrêt qu'il consacrait sa vie au roman. Soudain, se rappelant que les éditeurs disaient de lui que c'était « un homme fini », qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, Tamaki en était arrivée à ne plus savoir ce qu'elle aurait souhaité. Sa chute ou son succès ? Ou ni l'un ni l'autre, seulement qu'il reste celui qu'elle avait aimé ? Non, maintenant que le lien était rompu, tout lui était égal. Celui qui se trouvait devant elle n'était plus le Seiji d'autrefois, mais un inconnu. Le désespoir l'assaillit brusquement. À moins qu'elle n'eût, au fond, gardé espoir ? Pour la simple raison qu'elle ne voulait pas que le passé fût du temps perdu ? Elle nageait en pleine confusion. La voyant silencieuse, Seiji changea de sujet :

– Ce qui s'est passé entre nous n'est peut-être qu'une simple querelle d'amoureux, mais qui a eu des répercussions dans notre entourage. On y a mêlé le travail et c'est ça qui a été terrible.

Une querelle d'amoureux ? Elle n'était pas d'accord.

– Mais non, enfin. C'était lié au travail, justement !

– Non, au bureau on ne m'a rien dit au sujet de ton travail. On m'a reproché de mélanger ma vie publique et ma vie privée, mais personne ne m'a accusé de t'avoir laissée tomber professionnellement, objecta Seiji avec sérieux.

Tamaki remarqua également qu'il ne s'était jamais excusé pour avoir gâché son travail. Depuis cette fameuse nuit, il était dans une telle fureur qu'il avait renoncé à relire son manuscrit alors publié en feuilleton dans une revue, et il rejetait tous ses appels

téléphoniques. Il était convenu que sa maison d'édition reprendrait le roman en collection de poche. C'est pourquoi il était censé le relire. Tamaki était énervée parce qu'elle avait des difficultés à continuer son intrigue avec la même fluidité : elle voulait savoir comment poursuivre. Or, s'il ne répondait pas au téléphone, tout lien était rompu. Seiji, qui semblait persister à penser qu'elle avait tort de s'agiter autant, s'était laissé sombrer dans son milieu professionnel, comme au fond de l'océan, et y restait caché. Là aussi résidait sa vengeance. Leur situation avait alors empiré, ils étaient passés d'une simple rupture amoureuse à un conflit entre un écrivain et sa maison d'édition. Comment pouvait-il parler de simple querelle amoureuse, alors qu'en tant qu'écrivain indépendant elle risquait sa vie dans la bataille ? Cela faillit ranimer la flamme de sa colère.

– Une querelle d'amoureux, tu crois ? À l'origine peut-être, mais non, protesta-t-elle à nouveau.

– Si. L'autre jour, je me suis renseigné sur la rumeur auprès des gens du bureau. Il paraît que tu es devenue folle furieuse parce que j'avais rencontré une fille et ils prétendent que tu m'as frappé. Mais il n'y a personne dans ma vie, tu sais.

Tamaki, stupéfaite, en resta bouche bée. Cette rupture qui avait eu des répercussions jusque dans son travail, Seiji essayait de la réduire à une affaire strictement privée dans laquelle il aurait été la victime. Et avec cela, il s'était moqué d'elle.

– J'ai une question à te poser.

Elle se lançait enfin. Seiji, qui buvait une gorgée de café, leva la tête en souriant.

– Le 26 avril de l'année dernière, j'ai reçu une lettre de menaces, c'est toi qui l'as écrite ?

Troublé, il détourna le regard.

– Ah oui, mon supérieur me l'a montrée. Celle qui était tapée à l'ordinateur ? Ce n'est pas moi. Tout le monde m'est tombé dessus, mais je t'assure que ce n'était pas moi.

Il était toujours aussi maladroit dans ses mensonges, pensa-t-elle.

Songeant à cette rencontre, Tamaki alluma une cigarette et la posa sur le cendrier de sa table de travail. Elle contempla longtemps la mince colonne de fumée violette qui s'en élevait. Elle finirait bien par s'éteindre. Seiji avait arrêté de fumer alors que de son côté elle continuait à s'empoisonner. Son impression d'avoir été abandonnée ne la quittait pas.

Elle soupira, ouvrit le recueil d'œuvres complètes de Mikio Midorikawa, regarda le portrait en frontispice. Motoko, qu'elle devait interviewer le lendemain, figurait également sur la photo.

2

Insoupçonnable

1

Vous êtes Tamaki Suzuki ? Enchantée. Je suis ravie de vous rencontrer. Malgré les apparences, ce n'est pas la première fois que je vois un écrivain. Vous ne le savez peut-être pas, mais j'en ai connu beaucoup de la « génération des introvertis ». Certains d'entre eux étaient très gentils avec moi. Ah, vous êtes venue à ce sujet ? Cela me fait grand plaisir. Si j'ai du temps ? je ne suis pas pressée. Disons jusqu'à la fermeture de la bibliothèque, qu'en dites-vous ?

Ici, c'était mon lieu de travail. Aujourd'hui, j'y viens encore quotidiennement et je passe mon temps à lire les nouvelles publications ou à faire des recherches. Aller dans une bibliothèque me rassure. Vous saviez également que j'ai travaillé dans une bibliothèque ? Vous êtes bien informée à mon sujet. On vous a sans doute renseignée. Quelqu'un du comité régional d'éducation ? À moins que ce ne soit le professeur de littérature moderne du lycée de Kuramata ?

Ah, vous avez vu ma photographie dans un livre et vous êtes passée par la maison d'édition pour me trouver. Cela n'arrive pas très souvent. Vous avez dû vous adresser à pas mal de gens. Avec tous ceux qui sont

décédés, cela n'a pas dû être facile pour vous de me retrouver. Mais vous n'êtes pas critique, il me semble ? C'est bien vous qui publiez de temps en temps des fictions dans des revues littéraires ? J'ai vu votre nom sur des encarts publicitaires. Et vos livres ont du succès dans les bibliothèques. Vous avez beaucoup de lecteurs sur liste d'attente. Ils peuvent être cent ou deux cents à s'inscrire pour un best-seller, et s'ils ne sont pas aussi nombreux pour vous, vous avez néanmoins un certain nombre d'admirateurs passionnés qui attendent leur tour. C'est bien, n'est-ce pas ?

Les écrivains font beaucoup de recherches avant d'écrire. En plus, j'ai entendu dire qu'ils ont chacun leur manière de travailler, alors vous c'est donc ainsi que vous procédez ? Par interviews surprises. Ah oui, un roman que vous avez écrit, il y a deux ans peut-être, a été adapté pour un téléfilm de la NHK. Toutes mes félicitations. Il s'agit d'une autre Suzuki ? Ah, veuillez m'excuser. Je n'ai jamais lu vos livres. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? J'aime les romans, mais je me cantonne à ceux de Midorikawa et récemment je n'en lis pratiquement plus. Quand on connaît un géant, on n'a plus besoin des autres.

Mais oui, certainement, mes photos, on en trouve encore beaucoup. Celles qui ont été prises avec Midorikawa, et il y en a eu aussi un certain nombre qu'il a faites lui-même. Elles ont été utilisées pour le *Dictionnaire de littérature* des Éditions de l'Atelier Chikura et aussi en frontispice des œuvres complètes de Mikio Midorikawa aux Éditions de la Librairie Kadokai. On en a aussi utilisé un certain nombre pour des livres qui sont maintenant épuisés, il me semble. La demande d'autorisation des maisons d'édition, vous dites ? Une autorisation pour quoi faire ? Ah, le droit d'utilisation

des photos ? Parce que moi aussi j'aurais un droit ? Mais je n'ai pas souvenance d'avoir reçu la moindre demande de ce genre d'une maison d'édition. Certainement que si M. Midorikawa avait envie de les publier, il devait se passer de mon avis, je crois bien que c'était ainsi à l'époque. Mikio Midorikawa, c'était le plus grand des écrivains.

Vous dites que mon visage n'a pas changé depuis l'enfance ? Mais si, j'ai quand même soixante-quatre ans. Je ne me considère pas encore comme une grand-mère, mais je ne suis plus en activité. Je suis arrivée à un âge difficile. Le temps passe si vite. Et pourtant les photos de mon enfance restent publiques, et c'est très étrange de savoir que tout le monde peut me voir enfant. Je devais être âgée d'une dizaine d'années à l'époque. Enfin, quand on me dit que je n'ai pas du tout changé, je me pose des questions. Ah bon. Vous voulez dire qu'il reste l'image. Ça, c'est sûr. Je suis persuadée que l'on a beau prendre de l'âge, le fond de l'être ne change pas. Et je pense que c'était de cela que M. Midorikawa était épris.

Mais passons, les véritables hommes de lettres ont disparu. Nobuharu Kojima, qui vient de mourir, n'était-il pas la dernière des grandes figures de la littérature ? Ils étaient proches tous les deux, vous savez.

Vous êtes venue me poser des questions à propos de quoi, au fait ? Ah, vous voulez savoir ce qui s'est réellement passé entre M. Midorikawa et moi ? Cela ne me dérange pas, mais vous avez dû vraiment bien chercher pour réussir à me trouver. Laissez-moi vous le dire franchement : vous êtes la première personne qui est arrivée jusqu'à moi.

Cela doit faire dix-sept ans que M. Midorikawa est décédé. Un collaborateur de l'Atelier Chikura m'a dit

que, juste avant sa mort, il s'est tourné sur le côté et il a dit « Mochan » dans un dernier soupir. Cet éditeur s'appelait Yamada. M. Midorikawa l'aimait beaucoup, d'ailleurs Yamada est resté jusqu'à la fin près de lui à l'hôpital. Il a également beaucoup soutenu sa femme, c'était vraiment quelqu'un de bien. Mais lui aussi, Yamada, il est mort prématurément. D'une cirrhose, m'a-t-on dit. Les éditeurs boivent tellement.

Mochan est un diminutif. Oui, de Motoko, mais en réalité il m'appelait Mocha. Dans la dédicace d'un livre qu'il m'a offert, il a écrit : « À ma chère Mocha. » Vous voulez que je vous la montre ? Non, elle est trop précieuse à mes yeux. C'est mon trésor. Il paraît que Mocha est un diminutif de prénom féminin russe. Un petit nom pour celles qui s'appellent Marina ou Matriona. C'est mignon, n'est-ce pas ? Il connaissait bien les noms russes, et dès notre première rencontre il m'a appelée ainsi. Après sa disparition, je me suis sentie très seule en pensant qu'il n'y avait plus personne au monde pour m'appeler ainsi. Sa prononciation était si particulière et son intonation si caressante. Il ne prononçait pas « chan » ni « cha » mais juste entre les deux, avec le « n » qui s'efface doucement. Ceux qui l'ont entendu ont cru à tort qu'il s'agissait de Mochan et c'est ainsi que cela s'est répandu. C'est si émouvant.

Je suis retraitée depuis quatre ans de la bibliothèque de Kuramata. Maintenant je fais ce que je veux et je coule des jours paisibles. On me dit souvent que j'ai des goûts psychédéliques pour mon âge. Je suis beaucoup plus âgée que vous, madame Suzuki, alors vous ne me croirez peut-être pas, mais j'ai vécu ma jeunesse avec le rockabilly et Presley. J'aimais beaucoup Allen Ginsberg. Il m'arrive encore de le citer. « En Russie les jeunes poètes montent en puissance et serrent dans

leurs bras l'âme de la révolution. » Vous connaissez ? Vous êtes de cette génération ? Ah, je suis confuse. C'est que vous faites jeune. De nos jours, les femmes qui travaillent font toutes beaucoup plus jeune que leur âge. Mais au fait, c'est de psychédélisme que nous parlions, non ? Vous ne trouvez pas que les femmes de soixante ans sont actives et font beaucoup de choses intrépides ? Parmi mes collègues, il y en avait tellement qui faisaient de la plongée en apnée, le marathon de Honolulu ou n'importe quoi sur Internet pour se faire remarquer des magazines de mode.

Moi, je vis sagement et discrètement comme la vieille dame que je suis, avec mes petits chats : je fais pousser des herbes aromatiques sur ma véranda, je fabrique des bijoux en perles de verre, je participe à des séances de lecture. Vous savez que les herbes aromatiques prolifèrent incroyablement ? Je n'arrive pas à tout utiliser. On ne peut pas manger tous les jours de la cuisine aux herbes, et pour les tisanes c'est un peu vert. Avant d'en semer, je ne le savais pas, et maintenant me voilà bien ennuyée. Je suis également inscrite à un club de haïku, nous avons une sortie d'improvisation bimestrielle. À la Ginsberg. Quoi, vous voulez que je vous en déclame un ? Mais c'est trop embarrassant. Bon, alors un seul : « Petits chats grippés /Gelée de mandarine / Ah, quelle fraîcheur ! » Ce poème exprime mon souhait, quand je me sens fiévreuse, de faire de la gelée avec un reste de mandarines pour la donner à mes petits chats qui la mangeront à ma place. C'est triste, n'est-ce pas ? On sent la plainte d'une femme seule face à la monotonie du quotidien. Il n'y a pas la violence qu'on trouve chez Ginsberg. Si M. Midorikawa voyait ce mauvais poème, je suis certaine qu'il se moquerait de moi. « Alors, Mocha, tu joues à la poétesse ? » me dirait-il.

Il y avait toujours des filles amoureuses de littérature autour de lui. Elles étaient prêtes à inventer n'importe quoi pour l'approcher et ne plus le quitter, afin qu'il daigne lire leurs écrits. Chez moi aussi, beaucoup d'amies de ma mère se réunissaient pour lire les textes qu'elles avaient composés. Des romans un peu bizarres ou des poèmes. Il faisait ses observations tout en me gardant sur ses genoux. Et de temps en temps il me faisait ses réflexions à l'oreille. « Mocha, elles jouent aux romancières », me disait-il. Et si je pouffais, il me pinçait les fesses. « Tu vas nous trahir, ne ris pas. » Il fallait que je garde mon sérieux. Oui, beaucoup de femmes voulaient lui faire lire leurs manuscrits. Vous voulez savoir si j'avais mal quand il me pinçait les fesses ? Vous êtes bien la première à me le demander. Pas du tout. Il me pinçait gentiment. Vous trouvez curieux qu'une fille de dix ans s'assoie sur les genoux d'un homme ? Je n'y avais jamais pensé. J'étais petite, ce n'était pas déplacé. Cela aussi, c'est la première fois qu'on me le dit. C'est si bizarre que ça ?

Ma première rencontre avec lui date du jour où ma mère m'a emmenée à une réunion. J'avais à peine dix ans. Oui, puisque je suis née en 1941, c'était donc en 1951. Six ans seulement s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre. Mais il paraît que, la guerre de Corée venant de commencer, la situation économique s'améliorait. Même moi je me souviens de la gaieté qui régnait alors. L'humeur était enjouée comme si tout le monde s'attendait à ce que la société aille mieux. Mais quand on regarde les photos, on se rend compte qu'on était encore très pauvres. Les rues n'étaient pas goudronnées, et les femmes relevaient le bas de leur kimono pour marcher sur les chemins boueux où il n'y avait même pas d'éclairage public. Il y avait encore des